

P A S C A L G A R N I E R

LA PLACE DU MORT

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *La Place du mort*
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2010 ; 2025, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



À mon frère Philippe

Les histoires d'amour finissent mal en générale...

Un index à l'ongle rongé coupe net la chanson des Rita Mitsouko. Ce brusque retour au silence fait mal. Les dix doigts se mettent à tambouriner sur le volant. Un son mat, un rythme monotone. On dirait de la pluie. Les cadrans du tableau de bord les éclairent en vert fluo. Aucune autre lumière à des kilomètres à la ronde. Pas une étoile, à peine un soupçon de clarté, là-bas, derrière les collines, la présence d'une ville lointaine. La main droite quitte le volant, caresse de sa paume le levier de vitesses. Le même geste qu'on fait pour flatter la tête d'un chien, d'un chat, la crosse d'une arme. C'est une bonne voiture, puissante, robuste, grise. Onze heures trente, ils ne devraient plus tarder. À force de fixer l'aiguille des secondes, celle-ci semble s'arrêter. Mais non, elle continue son petit bonhomme de chemin, obstinée ou résignée, comme un âne tournant la meule d'un moulin.

Et puis soudain, rasant la crête de la colline en face, un faisceau de phare, la nuit qui pâlit, qui recule... Contact. La main droite se crispe et

enclenche une vitesse. La main gauche empoigne le volant. Le phare droit de la voiture qui dévale le versant opposé de la côte tire nettement vers le bas-côté de la route. Toutes lumières éteintes, la voiture grise se propulse en avant comme une bille de flipper. Ce sont eux : l'heure, le phare bigle. La nuit ferme les yeux.

Dans la forêt un renard vient d'égorger un lapin. Ses oreilles se dressent en entendant le crissement des pneus sur l'asphalte et le bruit de la tôle dans le ravin. Ça ne dure que quelques secondes. Le silence reprend possession des lieux. D'un coup de dents, il éventre le lapin et plonge son museau pointu dans les entrailles fumantes. Partout autour de lui, des milliers d'animaux, des plus grands aux plus petits, s'entre-bouffent ou se grimpent dessus sans autre but que de perpétuer le jeu.

— Tu manges tes légumes avec ta viande ?

— Euh... oui.

— Quand tu étais petit, tu faisais comme moi, d'abord la viande, après les légumes... On change.

Son père avait l'habitude de ponctuer ses phrases par des constats de ce genre : « On change... Quand faut y aller, faut y aller... C'est la vie... C'est comme ça... » Dans sa bouche, ça sonnait comme des sentences. On change... C'est vrai que le vieux avait pris un sacré coup en apprenant le décès de Charlotte, même s'il ne la voyait plus depuis près de trente-cinq ans. Il s'était tassé, affaissé sur sa base comme si on lui avait brusquement retiré un tabouret de sous les pieds. Il était devenu creux. Si on lui avait tapé dans le dos, il en serait sorti un son d'arbre mort et quelques chouettes. Fabien s'en était fait la remarque la semaine précédente, au téléphone, une sorte d'écho bizarre dans la voix de son père, comme un appel longue distance :

— Dis donc, il y a un vide-grenier à Ferranville dimanche prochain. Tu ne voudrais pas me donner un coup de main ? Tout un tas de vieux machins...

(Et puis, juste avant de raccrocher :) Au fait, Charlotte est morte.

Depuis qu'elle les avait quittés quand Fabien devait avoir cinq ans, on ne disait plus « maman » à la maison, mais Charlotte. Fabien n'avait jamais entendu son père en dire du mal, ni du bien, tout simplement parce qu'il n'en parlait pas. Comme Dreyfus, il l'avait dégradée et exilée dans un coin de mémoire aussi éloigné que l'île du Diable.

Le nez dans son assiette, du bout de sa fourchette, le vieux faisait des petits tas de carottes, de pommes de terre, de haricots, bien rangés, bien propres, tels qu'ils poussaient dans son potager.

— Ça n'a pas trop mal marché aujourd'hui, combien tu t'es fait ?

— Je sais pas... Cinq cents, six cents francs. C'est surtout que ça débarrasse.

— Je ne savais pas que tu gardais tout ça là-haut.

— Tout ça quoi ?

— Les affaires de Charlotte.

Le père haussa les épaules, se leva et alla vider son assiette à peine entamée dans la poubelle à compost. Fabien eut l'impression qu'il profitait de lui tourner le dos pour essuyer une larme. Il se mordit les lèvres. Il n'aurait pas dû évoquer Charlotte, mais depuis trois jours qu'il était ici, il avait

attendu en vain que son père y fasse allusion. Comment se douter que depuis plus de trente ans le vieil homme nourrissait en lui le secret espoir de voir Charlotte rappliquer un beau jour pour venir chercher ses affaires ? Ses affaires... Les fantômes n'ont pas d'affaires, pas de chaussures en lézard, pas de sac à main rouge. C'est une toute jeune fille qui avait acheté les chaussures et le sac, le matin même à la brocante. Soixante-dix francs le tout. Son père n'avait pas marchandé. En rendant les trente francs sur le billet de cent, sa main ne tremblait pas. Il avait juste suivi la fille des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la foule et même un peu plus loin.

— Ton train est à quelle heure ?

— Dix-huit heures quelque chose.

— On a le temps. Je vais m'allonger un peu. J'ai mal aux reins. Laisse tout ça, je ferai la vaisselle ce soir.

— Mais non, ça ne me dérange pas, va te reposer.

Ça va vite à laver deux couverts. Dommage, il aurait bien fait la vaisselle jusqu'à son départ. Il n'aimait pas cette maison et cette maison ne l'avait jamais aimé. Son père l'avait achetée et s'y était installé en prenant sa retraite. Fabien s'y sentait comme dans une salle d'attente, ne savait jamais où poser ses fesses, tout était carré, anguleux, propre, fonctionnel. Faute de mieux, il se rassit sur la chaise qu'il avait occupée pendant le déjeuner. Son père sommeillait sur un de ces ignobles fauteuils qui vous font tout de suite penser à l'hôpital, à la

mort, les lunettes sur le front, un livre ouvert sur le ventre, *Sauver sa peau en toutes circonstances*. Il n'avait toujours lu que ça, des livres de survie, survivre à la guerre, au froid, au chaud, à la pollution, aux épidémies, aux radiations atomiques, avec la même ardeur que d'autres mettent à imaginer une vie après la mort. À quelle catastrophe avait-il survécu ? À Charlotte ? Non, ça venait de plus loin, Charlotte n'avait été qu'une confirmation du danger de vivre. Dans ce monde hostile, on ne pouvait compter que sur soi. Fabien avait vécu avec lui des années d'aquarium. Chaque fois qu'il le quittait, il avait les oreilles bouchées, éprouvait le besoin de respirer comme après une longue plongée en apnée. À sa mort, Fabien hériterait d'une montagne de silence.

Une fois, pour le faire parler, il l'avait invité au restaurant. Son père détestait ça, comme les cafés, les hôtels, tous les endroits qui transpirent la vie des autres. Un déjeuner entre hommes, presque entre copains, quoi. Il fallait que Fabien soit encore bien jeune pour croire à ce genre de miracle. Mais il était décidé à lui faire cracher le morceau, n'importe lequel, à propos de sa jeunesse à lui (le père), à lui (le fils), d'avant Charlotte, d'après Charlotte. Avait-il eu des maîtresses ? En avait-il encore ? Un os à ronger. Pour l'inciter à en faire autant, il s'était laissé aller à lui confier des détails assez intimes de

sa propre vie et, pour se donner du cœur au ventre, s'envoyait de grands verres de vin blanc. À la moitié du repas il était fin soûl, racontait n'importe quoi tandis que son père n'avait ouvert la bouche que pour lui dire : « Mange, ça va être froid. »

En payant l'addition, pendant que son père pliait soigneusement sa serviette, Fabien s'était senti horriblement humilié. Au lieu de l'amener à la confiance, il n'avait réussi qu'à se vautrer de manière obscène devant lui. En rentrant, il s'était précipité sous la douche. Mais il y avait une bonne quinzaine d'années de cela. Aujourd'hui, c'était différent. Il savait que son père ne lui parlerait jamais, pour la bonne raison qu'il n'avait sans doute rien à lui dire et c'était très bien comme ça. Il était issu de deux fantômes, avec l'absence de l'une et le silence de l'autre pour tous liens de parenté. Chacun d'eux robinsonnait son petit bout d'existence, voilà tout.

Depuis plus de trente ans, Charlotte reposait contre la fesse droite de son père entre une carte de sécu et une autre d'identité au nom de : « Fernand Delorme » (une photo racornie représentant une petite femme brune, en socquettes blanches et sandales, souriant à l'ennui sur fond de chemin forestier) et il n'y avait jamais eu de place pour lui entre eux deux.

— Bon Dieu ! Comment peut-on vivre avec une pendule qui fait tic-tac ?

La fierté de son père, une comtoise. Un cercueil vertical. Charlotte aurait très bien tenu dedans.

— Papa, va falloir y aller...
— Hein?... Oui, oui, quand faut y aller, faut y aller.

La 4L jaune vif rachetée par son père aux PTT (une affaire en or !) émit deux ou trois hoquets inquiétants avant de s'immobiliser devant la gare.

— On est drôlement en avance. Un bon quart d'heure à attendre.

— N'attends pas, papa, rentre.

— C'est quand même bizarre que tu ne conduises pas. Tu serais plus indépendant.

— Qu'est-ce que je ferais de plus ?

— Comme tu veux. Allez, embrasse bien Sylvie et n'oublie pas ton lilas. Tu lui diras de le mettre dans l'eau tout de suite en arrivant.

— D'accord, papa, au revoir. Je te téléphone dans la semaine.

— C'est ça.

Fabien n'était pas le seul sur le quai à être déguisé en buisson de lilas. Le papier journal humide qui entourait les branches se décomposait lentement entre ses doigts.

Il n'avait jamais remarqué que son père avait de si longs poils dans les oreilles. C'est tout ce qu'il retiendrait de ces trois jours passés avec lui.